À propos du compte rendu, par Jean-Pierre Digard, d'un ouvrage de Sophie Bobbé

Sophie Bobbé et Antoine Nastasi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8011>
DOI : 10.4000/etudesrurales.8011
ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003
Pagination : 245-248

Référence électronique

Sophie Bobbé et Antoine Nastasi, « À propos du compte rendu, par Jean-Pierre Digard, d'un ouvrage de Sophie Bobbé », *Études rurales* [En ligne], 165-166 | 2003, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8011> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.8011

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_165&ID_ARTICLE=ETRU_165_0245

À propos du compte rendu, par Jean-Pierre Digard, d'un ouvrage de Sophie Bobbé

par Sophie BOBBÉ et Antoine NASTASI

| Éditions de l'EHESS | *Études rurales*

2003/1-2 - N° 165-166

ISSN 0014-2182 | ISBN 2-7132-1807-1 | pages 245 à 248

Pour citer cet article :

—Bobbé S. et Nastasi A., À propos du compte rendu, par Jean-Pierre Digard, d'un ouvrage de Sophie Bobbé, *Études rurales* 2003/ 1-2, N° 165-166, p. 245-248.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

À PROPOS DU COMPTE RENDU, PAR JEAN-PIERRE DIGARD¹, D'UN OUVRAGE DE SOPHIE BOBBÉ²

Sophie Bobbé et Antoine Nastasi

CE DROIT DE RÉPONSE, rédigé par Antoine Nastasi (psychanalyste) et Sophie Bobbé (anthropologue), porte sur quatre points.

Naturalité du symbole : de l'obscurantisme chez l'ethnologue

Suffit-il de saisir une donnée d'ordre écologique – « naturelle », disent certains – pour expliquer un processus de symbolisation ? Remarquer que l'ours et le loup, en tant que grands prédateurs, se partagent un même territoire, suffit-il à garantir leur appariement dans les constructions imaginaires des communautés rurales qui cohabitent avec eux ? C'est précisément ce qu'avance Jean-Pierre Digard dans son compte rendu lorsqu'il écrit : « [...] l'association de l'ours et du loup est d'abord une donnée naturelle [...] cette association de fait dans la nature suffisait à assurer la présence de leur couple dans l'imaginaire et les traditions locales »³. Or, si la présence conjointe est une donnée de premier ordre pour comprendre l'appariement de ces deux mammifères prédateurs – « si l'ours et le loup occupent une place prééminente dans

l'imaginaire occidental, c'est d'abord pour des raisons écologiques »⁴ – ; c'est tout autre chose de voir, comme le fait Jean-Pierre Digard, dans cette seule donnée écologique l'élaboration symbolique dont ces deux animaux, en tant que couple animalier, sont l'objet. Comment expliquer qu'en France, la contemporanéité de l'appariement ours/loup existe alors que ces deux espèces ne partagent plus les mêmes territoires et que chacun des termes du couple vit pour ainsi dire le veuvage de son partenaire ? Il n'y a là de paradoxe que si l'on soutient le primat de la donnée écologique aux dépens de l'histoire des représentations et de la dimension symbolique, à savoir la construction socioculturelle.

Affirmer que le substrat naturel suffit à donner du sens revient à évacuer tout travail conceptuel. La question est de savoir comment le couple ours/loup perdure. À l'inverse, pourquoi l'appariement du bœuf et du cheval, sauf exception, est-il absent du registre symbolique par exemple, sachant qu'ils sont, dans l'aire européenne, les deux plus grands mammifères domestiques utilisés pour la traction et le portage ? A contrario, on constate que l'appariement du loup et du renard, récurrent dans le corpus littéraire, ne transparaît plus dans les façons de dire

1. Publié dans *Études rurales* 163-164, juillet-décembre 2002 : 328-330.

2. *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*. Paris, MSH/INRA, 2002.

3. *Études rurales* 163-164 : 329.

4. Première phrase de la quatrième de couverture du livre de Sophie Bobbé.

et de faire des communautés rurales françaises. De même, le lynx et le loup, bien qu'apparentés linguistiquement (le premier a longtemps été désigné par le terme « loup cervier »), ne génèrent aucun traitement conjoint, tant sur le plan de leur gestion que sur le plan des pratiques locales. Il faut reconnaître que, outre leur présence physique, c'est la valeur qu'on accorde aux animaux qui fait sens. Et que dire de tous les personnages imaginaires du folklore, objets de nos projections fantasmatiques ? Sans élaboration symbolique, la seule naturalité d'un fait ne peut permettre de le certifier symboliquement conforme, à moins de revendiquer l'existence d'une ontologie du symbole, ce que nous nous garderons bien de faire.

Que perd-on à confondre la chose et sa représentation ?

Prenons l'exemple des peintures pariétales. Toute référence à la nature n'est pas la nature en soi, mais bien une théorie de la nature, sauf à croire que les peintures de Lascaux seraient une simple reproduction de figures animales présentes dans le paysage de l'homme du magdalénien. Ne sont-elles pas plutôt une œuvre de création et, partant, une figuration de la naissance de la pensée ? L'animal, là, est bien une représentation de l'environnement mais surtout, et au-delà, un être dans lequel l'homme se représente, dans lequel, par transformation et création, il fait exister autre chose : sa pensée. Pensée, pas seulement sur la nature, mais pensée comme essence de l'existence de l'humain. Prétendre la prééminence du naturel, c'est nier la spécificité de la connaissance et de l'art, qui, bien qu'en continuité

avec les éléments naturels, les transcendent par un mouvement de discontinuité qui constitue le mode humain de la pensée. La tentation demeure, dans la société des hommes, de tuer la pensée créative, d'annihiler la force de ce mouvement de détachement des origines, de séparation d'avec les autres, de révolution, qu'est la pensée créative. L'affirmation d'un ordre naturel fait partie de cette tentation d'annulation qui sans cesse ressurgit. Mais penser n'est pas accepter un état des choses ou le décrire : c'est l'inventer, le créer. Les peintures pariétales sont une vision du monde, une création de culture.

Ce n'est pas la nature qui est à l'origine mais la construction mythique, qui, en tant que théorie des origines, ne peut pas être prise pour une description de la nature des origines. Toute théorie des origines recèle, contient des théories implicites de la naissance de la pensée. En affirmant l'existence d'une « donnée d'emblée », la négation du mécanisme de symbolisation, pour totalisante et obscurantiste qu'elle soit (et qui va au-delà de la position religieuse dans laquelle il y a une théorie des préceptes), empêche de penser.

L'animalité de l'homme : une effrayante bipolarité

Loin d'avoir entrepris une étude sur l'ours et le loup, s'étant plutôt intéressée aux représentations dont ces deux animaux font l'objet, c'est précisément en se laissant guider par les matériaux que Sophie Bobbé en est venue à interroger les liens (et la nature des liens) qui relient ces deux mammifères constamment apparus dans sa zone d'enquête. Approché dans des perspectives éthologique, philologique,

ethnologique et psychanalytique, ce couple antithétique apparaît comme un véritable code langagier permettant de traduire des messages sociaux que l'auteur s'est appliquée à déchiffrer.

Certes, il y a quelque image horrifiante qui traverse ce tableau à deux visages. D'abord, sur le plan de l'interprétation symbolique, cette figure du loup est celle de la dévoration de l'enfant, de sa consommation dans toute son horreur et sa brutalité. Ensuite, l'ours figure le lien physique, précoce et charnel qui lie l'enfant à la mère et, au-delà, aux parents. Lien qui déploie la tendresse sur un fond d'odeurs, de peau, de toucher et d'émotions. Autant de données corporelles dont la référence première commune est le sang, et comme métaphore de la famille et de la lignée, et comme représentation du caractère sanglant. Le sang est ici une matière de contact, un mortier, un ciment. Enfin la réunion de ces deux types de représentations fantasma-mythiques, projetées sur ces deux prédateurs, signifie l'étroit entrelacs, la proximité très forte, effrayante, entre le lien primitif de tendresse parent-enfant, son aspect sanguin et son aspect sanglant ; mais aussi la proximité entre lien charnel entre générations et désir pour l'enfant. La sauvagerie de cette figure bipolaire est au centre de toute situation de transmission⁵.

Constaté la violence première, telle qu'elle émane de cette bipolarité, est effectivement terrifiant. Pourtant, ce n'est pas en rejetant le lien avec l'animalité que la civilisation peut vivre. Considérer naturel ce lien avec l'animalité n'est rien d'autre qu'une façon très défensive de le nier dans la mesure où il est tout sauf naturel.

De l'intérêt d'une approche symbolique pour le gestionnaire

À côté des questions sociologiques que posent les mesures environnementales de gestion de la faune sauvage, le livre de Sophie Bobbé tente de saisir, sur la longue durée, la récurrence et l'évolution des représentations symboliques attachées à l'ours et au loup. Il s'agit de dégager la part mythique qui les constitue. On sait aujourd'hui combien les enjeux relatifs à la gestion du sauvage alimentent des discours idéologiques variés et combien les tentatives visant à façonner un nouveau profil à chacune de ces deux espèces nourrissent les débats et les conflits des parties en présence (acteurs locaux, institutions, réseaux associatifs...). Mettre en lumière la façon dont les communautés se sont emparées de ces deux animaux pour exprimer un certain type de rapport au monde, à l'altérité, à la destinée humaine permet de replacer l'histoire des politiques ponctuelles des gestionnaires, la pluralité des mesures légales, parfois antagonistes, qui sont à leur disposition, dans le fonds commun des représentations. Comment appréhender la diversité des situations (Cantabrie, Pyrénées, Alpes), leurs spécificités, si on ne prend pas en compte l'identité des espèces concernées en les resituant dans les bestiaires locaux ? C'est sur cette toile de fond que l'on peut observer le traitement conjoncturel que les gestionnaires, confrontés à l'hétérogénéité de la

5. La violence du renchaînement intergénérationnel, métaphorisée par la figure du loup, apparaît très clairement dans l'analyse du conte du Petit Chaperon rouge proposée par Yvonne Verdier, « Grand'mères, si vous saviez... Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale », *Cahier de littérature orale* 4, 1978 : 17-55.

demande sociale, réservent à ces deux animaux, au gré des réglementations. Et les différentes appréciations des mesures administratives témoignent clairement de ce que la question ne se joue pas sur le seul registre écologique.

Comment, par exemple, comprendre l'importance des dégâts de loups si l'on néglige de mettre au jour la part de responsabilité du chien errant (ou divaguant) dans la comptabilité des dommages ? Le déni qui entoure les prédateurs du chien errant tient précisément au fait que, par les comportements de transfuge (un domestique passé au sauvage) qu'il adopte, la monstruosité qu'il symbolise n'est pas dicible, c'est-à-dire ne

peut être assimilée à ce que le loup permet de penser (notamment la dévoration, l'annulation de la filiation, la rupture du lien social).

Comment interpréter les actes illicites, gestes de bravade adressés aux autorités, si l'on n'accepte pas de reconnaître l'importance du choix de l'animal visé (et donc instrumentalisé), et sa valeur d'argument dans le conflit qui oppose les communautés rurales à l'administration ? Ce n'est pas la même chose de pendre un loup, décapiter un ours ou tirer sur le chien divaguant de son voisin. On le voit, l'étude du symbolique a son rôle à jouer dans la gestion des espèces et de leurs espaces.

Réponse* à Sophie Bobbé et Antoine Nastasi

Le moins que l'on puisse dire est que le « droit de réponse » qu'invoque Sophie Bobbé, non sans appeler à la rescousse un psychanalyste – ceci expliquant cela ? –, ne contribue guère à clarifier le propos de son livre.

Contrairement à ce qu'affirment les deux signataires, je ne reprochais pas à Sophie Bobbé de s'intéresser au symbolique mais de ne s'intéresser qu'à lui, de faire du « tout symbolique », comme si chaque chose pouvait se réduire à des symboles. Ce que je reprochais aussi à Sophie Bobbé, c'est de n'avoir pas assez cherché à élucider les processus d'élaboration symbolique, faute de quoi on peut voir partout des symboles et leur faire dire n'importe quoi.

L'anthropologie fait aujourd'hui l'objet de trop de critiques quant à son caractère scientifique pour que l'on ne s'inquiète pas des approximations, confinant parfois au canular, de l'« anthropologie symbolique » dont se réclame Sophie Bobbé.

Jean-Pierre Digard

---

* Comme il est d'usage, cette réponse à la réponse clôt le débat.